

Y a-t-il une domestication féminine ? Les exemples du porc et du chien

Jacqueline MILLIET*

En ce qui concerne l'élevage des porcs et des chiens, les femmes se montrent actives et responsables dans les trois champs d'action domesticatoire qui sont l'alimentation, la protection et le contrôle des déplacements et, enfin, la reproduction. Toutefois, à l'échelon des utilisations, on note une coupure femmes-hommes à deux niveaux : 1) dans l'exploitation de l'animal vivant, 2) à la mise à mort de l'animal. Cette coupure est à mettre en rapport avec le sous-équipement propre à la domestication — où les outils sont rares, simples et polyfonctionnels — qui se reflète dans celui du travail des femmes en général. Si l'on comprend bien l'enjeu du concept de division sexuelle du travail et que, à la suite de Lévi-Strauss, on se propose de le rebaptiser prohibition des tâches, on découvre que les activités interdites aux femmes le sont en fonction du degré de technicité des outils et que les techniques spécifiquement féminines et domesticatoires se recouvrent. Par ailleurs, les actions des femmes apparaissent plus persuasives que répressives. C'est là même une des caractéristiques de leur place dans la domestication. C'est pourquoi il semble plus juste de parler d'une part féminine de la domestication plutôt que d'une domestication féminine à proprement parler.

* URA 882 CNRS/Musée national d'Histoire naturelle - APSONAT (Appropriation et Socialisation de la Nature) - Laboratoire d'Ethnobiologie-Biogéographie, 57, rue Cuvier, 75231 Paris Cedex 05.

Quelques éléments de méthode

La littérature ethnologique ne traite qu'accessoirement de la domestication et de la place occupée par les femmes. Que ce soit dans les récits de voyage, dans les monographies ou dans les articles, les informations sont la plupart du temps éparées et dispersées sur des milliers de pages où elles se trouvent à l'état d'allusion ou d'affirmation. On lit à propos des sociétés mélanésiennes : « Presque partout l'élevage est confié aux femmes et dans chaque ethnie, elles possèdent tout un ensemble de connaissances relatives aux soins qui conviennent à toutes les étapes et à toutes les crises de la vie porcine » (Cooper 1975 : 161). La même femme auteur affirmera plus tard que (Cooper 1976 : 80) : « Partout c'est la femme qui s'occupe de l'élevage, mais dès qu'un animal est destiné à être sacrifié, c'est l'homme qui prend en charge ».

A partir des Human Relations Area Files (HRAF), instrument de recherche comparative reposant sur un système de classification sur fiches de sources primaires telles que monographies, articles et manuscrits non publiés, et grâce à une consultation systématique, il devient possible de découvrir des renseignements sur quelques trois cents ethnies ou groupes culturels et de dresser un inventaire des techniques d'élevage. Ces dernières correspondent à une infinité de façons de combiner entre elles les trois exigences fondamentales de la domestication — l'alimentation, la protection et la reproduction —, exigences auxquelles les animaux doivent répondre pour survivre à l'état de nature (Barrau 1978). Travail d'inventaire qui se complexifie d'autant plus que l'intervention humaine ne s'exerce pas uniformément dans ces trois champs d'action domesticatoire et qu'elle dépend du rôle de l'animal. C'est pourquoi il est en plus indispensable de corrélérer les techniques d'élevage avec les techniques d'utilisation, c'est-à-dire avec les valeurs d'usage qui correspondent aux rôles — utilitaires, immatériels, spécialisés ou polyfonctionnels — et aux statuts des animaux dans les différents systèmes sociaux qui les domestiquent.

Enfin, la présente recherche limite son étude à deux espèces animales, les porcs et les chiens, et ce pour deux raisons au moins. La première parce que porcs et chiens se rencontrent aux quatre coins du monde et peuvent être observés dans des sociétés très variées. La seconde parce que non seulement ils vivent autour des habitations mais encore, ils jouissent, suivant les cas, de l'autorisation d'en franchir les seuils. On va le voir, les animaux obéissent en effet généralement à des règles spatiales qui, en grande partie, réglementent les techniques domesticatoires.

Les techniques d'élevage du porc

De tout temps, les porcs se sont nourris de nombreuses ressources naturelles et spontanées — forêts et pâturages — de l'ébouage dans les villages et les villes, de restes de cuisine et de déchets agricoles et industriels. Mais tous les résidus glanés au fil d'une journée de vagabondage peuvent se révéler insuffisants et c'est alors qu'intervient un complément sous forme de « soupe » cuite par les femmes. En Thaïlande, les porcs sont nourris d'amas de pelures, de mauvaises herbes, de bananes, de l'eau de cuisson du riz, le tout mélangé dans une grosse poterie que les femmes déposent sur le foyer devant la maison (de Young 1975 : 31,94,98). Laisser traîner les ordures et les excréments, rassembler les déchets et cuire la soupe, c'est ainsi, en bref, que les femmes complètent la quête spontanée des aliments. La récolte des ingrédients du repas s'organise à deux niveaux au moins, les ordures étant soit ménagères, soit agricoles et industrielles, soit encore, le plus souvent, les deux à la fois. Il y a entre l'économie domestique et l'élevage industriel, toute une gradation au long de laquelle, les déchets se mélangent diversement dans l'auge, les animaux perdent peu à peu leur liberté de mouvement et l'importance du rôle des femmes diminue. L'élevage en Amérique centrale qui consiste en l'achat et la revente successifs des animaux, est un exemple intéressant. Chez les Tzeltal (Yucatan, Mexique), les Indiennes achètent des porcelets aux membres de communautés différentes — métis ou ladinos — pour les engraisser et ensuite les leur revendre huit à dix mois plus tard. Les Ladinos les tuent et revendent alors la viande aux Indiens (Villa Rojas 1969 : 203). A chacune des trois étapes, les animaux appartiennent à des personnes différentes selon l'avancement de l'engraissement.

Faire manger un animal, c'est aussi établir une relation avec lui et avoir un œil sur ses déplacements. Quand Haudricourt (1986 : 119) demande comment les porcs identifient leurs propriétaires, ses interlocuteurs lui répondent « que ce n'est pas les humains qui connaissent leurs porcs, mais que c'est le porc qui connaît sa mère, la femme qui l'a materné, d'autant que chaque jour la « mère » appelle ses porcs pour leur donner une nourriture cuite ». Les techniques de contrôle des déplacements confirment à première vue l'action centripète des femmes sur les mouvements des porcs. Dans l'île de Hainan (Chine), les porcs se réfugient dans des abris pour la nuit, abris dans lesquels les jeunes filles apportent la pitance deux fois par jour, après avoir proféré un puissant *you-ou* (Odaka 1950 : 40). Comme, en général, il y a peu d'objets et de structures spécifiques pour garder les animaux à proximité des habitations, aux cris de rappel s'ajoutent quelques

mesures préventives comme l'utilisation de laisses, de colliers triangulaires, ou punitives comme la taille des oreilles. Il faut toutefois préciser qu'en principe les femmes pratiquent peu d'interventions sur l'animal ; chez les Irakia Awa (Nouvelle-Guinée) dès qu'il s'agit de tailler, de castrer ou de sacrifier, c'est aux hommes qu'il est fait appel (Boyd 1984 : 35). En Amérique centrale, où — on s'en souvient — l'élevage se décompose en phases, il est d'usage que les Indiennes demandent à une personne doublement étrangère d'agir sur les cycles de la reproduction porcine. Elles recourent à un homme appartenant à un groupe social différent — en l'occurrence quelqu'un qui ne soit pas Indien — pour sélectionner et castrer les animaux. En définitive, quel que soit le groupe social auquel elles appartiennent, les femmes ne castrant pas les mâles ni ne stérilisent les femelles, ne font pas circuler le verrat reproducteur, ni ne sélectionnent les petits des nichées. Par contre, il leur arrive de repérer les chaleurs des truies, occasionnellement de les mener au mâle et d'assister à la mise bas. Mais surtout, elles s'occupent plus particulièrement de la mère et sa portée.

Les techniques d'utilisation du porc

Une technique d'utilisation a pour destination d'exploiter le corps de l'animal vivant, mort ou représenté dans les croyances. Phanères, excréments, chair sacrificielle ou viande, l'usage touche des productions naturelles plus ou moins modelées par l'intervention humaine (par exemple, la déformation lors de la croissance des défenses de sangliers dans un but décoratif). De son vivant, l'animal remplit un rôle polyvalent souvent relié, il est vrai, à la production alimentaire en général et à la quête individuelle de sa nourriture en particulier (labourage et fumure des champs, essartage et cueillette forestières). Son existence repose sur la sécurité alimentaire. La contrepartie, il la procure sous forme de rentrée d'argent au moment de sa vente. En Haïti, le petit porc noir à la chair un peu grasse, est appelé la « banque du pauvre » (Campiotti 1987 : 26). Les produits de son corps se multiplient presque à l'infini — viande, graisse, soies, cuir, dents, offrandes, monnaies d'échange, etc. — et se dispersent par conséquent dans de nombreuses directions, sur le marché et sur une aire de sociabilité plus ou moins étendue. Dans un tel dispositif, les femmes se situent au centre (alimentation, soins, achat et vente), les hommes aux deux extrémités (contrôle de la reproduction, de la mise à mort et du marché dans son ensemble). Dans le milieu rural pauvre de Porto Rico, les porcs sont élevés pour l'argent et les fêtes. Le boucher fait la tournée des familles qui ne peuvent plus conserver ce capital vivant. Pour cette population, des plus démunies, c'est davantage une façon d'économiser de l'argent que d'en gagner ; dès qu'on grimpe

dans l'échelle sociale, les animaux deviennent principalement des réserves de viande (Steward 1956 : 142, 156). Dès que l'élevage se spécialise, c'est-à-dire dès qu'il y a capitalisation du corps mort, la bête remplit une fonction unique, elle n'est plus qu'un futur jambon.

Le rapport entre le vivant et la mort pèse lourdement sur les techniques domesticatoires développées par les femmes sans être pour autant déterminant puisque ces dernières élèvent des animaux en sachant qu'ils seront exécutés. En Hongrie, pour savoir s'il est temps de procéder à l'abattage, les femmes tirent de temps en temps la queue du porc et tant qu'elles peuvent le retenir, il n'est pas encore bon pour la boucherie (Viski 1932 : 141). Il convient ici de relever qu'on a trop souvent tenté de corrélérer l'absence de participation des femmes à la mise à mort, ainsi qu'à certaines actions lors desquelles le sang coule, avec la répugnance — imposée ou volontaire, mais toujours « naturelle » — à mettre un terme à une vie et à manger le produit résultant de cette mise à mort. Dans une perspective évolutionniste, Reed (1979 [1975]) accorde aux femmes un rôle de protagoniste dans le choix de refuser de manger de la viande pour lutter contre le cannibalisme. A l'aube de l'humanité, les chasseurs, incapables de reconnaître leur progéniture, auraient confondu gibier et membre de la famille. Progressivement — spontanément pourrait-on presque dire — les femmes seraient devenues végétariennes, or ce n'est pas le cas.

D'abord, elles trempent gaillardement les mains dans le sang chaud des victimes. Dans les fermes françaises, l'animal une fois mis à mort, juste après le rinçage des boyaux, la première préparation n'est-elle pas le boudin, préparation au cours de laquelle chaque agricultrice y va de sa recette personnelle ? (Peeters 1980 ; Verdier 1976 ; Verdier 1977). Ensuite, s'il y a dans les sociétés modernes occidentales — celles que je connais le mieux — une profonde association de la viande et du monde des hommes, c'est bien d'abord parce que la pauvreté règlemente la distribution de cette denrée selon une hiérarchie clairement établie : c'est l'homme adulte — riche et blanc — qui mange en premier. L'échelle des valeurs ordonnée à partir des protéines carnées renforce en retour la hiérarchie de sexe, de classe et de race au gré des conjonctures (rationnement de temps de guerre par exemple).

Il semble toutefois que les femmes mangent de moins en moins de viande au fur et à mesure que l'élevage porcin s'industrialise. Leur défection dans ce secteur de la domestication est par ailleurs sensible. On est loin de l'élevage fermier, comme on est loin du processus de détachement, loin encore de la préparation « psychologique » par les bruyants sanglots des femmes Orokaiva (Nouvelle Guinée) juste avant le sacrifice (Williams 1930 : 60-61). En France, la manière de qualifier l'animal met en évidence la volonté de s'en détacher petit à petit. Au « bébé » — nourri et choyé —

succèdent bientôt le « monsieur » quand sa corpulence s'impose, et le « méchant » quand vient le jour de la boucherie (Verdier 1977 : 144).

Les techniques d'élevage du chien

La manière de nourrir ou d'affamer un chien dépend directement de son statut, statut qu'il doit principalement à sa fonction, la sécurité alimentaire étant l'apanage du compagnon, parfois de l'auxiliaire de chasse. Le repas journalier, sous quelque forme que ce soit, n'est pas un acquis : l'âge du chien, son sexe, sa fonction et le rythme saisonnier sont autant de paramètres dont il faut tenir compte. Entre l'ébouage et l'octroi d'un repas soigneusement préparé, le travail humain croît à mesure qu'il assure une ration quotidienne. Charognards, amateurs d'excréments mais aussi végétariens, les chiens se chargent de faire disparaître tout ce qui traîne autour des habitations, des écuries et des champs déjà récoltés. Ils peuvent compter sur les ordures ménagères, les résidus de la boucherie, de la production laitière, de la préparation des repas et des repas eux-mêmes, etc.

Il semble, de prime abord, qu'aucun travail ne soit fourni pour nourrir des animaux qui vagabondent, bien qu'il faille un minimum d'intervention pour instaurer l'ébouage, à savoir la surveillance des vivres et du matériel en cuir (le cuir est une denrée comestible pour les chiens), une tâche qui incombe principalement aux femmes, cerbères des maisons. Les Montagnaises (Québec) cachent les harnais, les raquettes à neige et les sacs (Henriksen 1973 : 22). Chez les Fali (Cameroun) « Tout est suspendu au-dessus du sol afin de ne pas être sali, ni mangé par les insectes ou déchiré par les chiens » (Lebeuf 1961 : 540). Les Balinaises se font harceler par des animaux qui se précipitent sur les offrandes de riz dès qu'elles ont terminé leur dévotion (Covarrubias 1938 : 98). Dans les villages birmans, les chiens se ruent dans les cuisines, sur les offrandes dans les pagodes ou sur les repas des moines mendiants (Scott 1910 : 83 ; Richards 1945 : 42).

Une liberté complète de mouvement peut se payer par l'absence totale d'abri pour échapper aux intempéries et aux grands carnivores qui s'attaquent aux chiens. Les campements des Nyangatom sont entourés d'enclos de haies d'épines, lourds faisceaux de branchages hermétiquement fermés derrière lesquels les chiens hurlent au chacal, à la hyène, et signalent tout rôdeur, quel qu'il soit (Tornay 1981 : 36). C'est pourquoi ceux-ci cherchent à passer sous les clôtures qui les protègent des grands prédateurs nocturnes. Quant à l'enfermement, il sert non seulement à protéger mais aussi à humaniser l'animal. Le partage du foyer, l'aménagement d'abris personnalisés (hamac, lit, niche, litière etc.) sont, le plus souvent, l'affaire des

femmes. Une partie importante du contrôle passe par la voix, l'octroi de noms, de quolibets et l'usage de commentaires, du rire, et plus généralement de l'encouragement, du rejet, etc. Plus qu'une technique de rappel, il faut noter que le dressage verbal a pour fonction de favoriser la communication indirecte entre les gens : les chiens servent de supports aux non-dits, aux critiques qui ne se profèrent jamais directement, aux comportements sexuels dont on n'ose parler (Bonvini 1985 ; Hamilton 1972 ; Reichel-Dolmatoff 1949-1950). Les objets fixés à même le chien réduisent sa mobilité (collier, entrave, laisse, muselière) et la taille des oreilles et de la queue est censée exacerber des facultés pour lesquelles il est élevé (comme la férocité, l'acuité auditive et l'instinct de garde), ou encore le protéger contre les maladies.

Mais si, comme on l'a évoqué ci-dessus, dans le domaine chirurgical, les responsabilités des femmes sont inexistantes, dans le domaine de la reproduction, elles ne sont souvent guère mieux définissables. Ce sont les hommes qui castrant les mâles et stérilisent les chiennes, qui sélectionnent et échangent les bêtes. De leur côté, les femmes n'interviennent que quand elles repèrent les chaleurs et enferment les chiennes pour éviter des accouplements inopportuns, quand elles soignent les portées et séparent la mère des petits.

Les techniques d'utilisation du chien

Les utilisations du chien fluctuent entre deux tendances : la spécialisation et la polyvalence. Dans le premier cas, le chien est soit un favori désœuvré qui tient compagnie plutôt aux femmes, soit l'animal qui aide les hommes dans leur travail, le défenseur et le conducteur de troupeaux, le chasseur, etc. Dans le second cas, il cumule les tâches qu'attendent de lui les sociétés tournées vers son élevage exclusif comme dans les régions arctiques et subarctiques. Il répond alors aussi bien à des besoins féminins que masculins. A la croisée, il remplit simultanément ou successivement des rôles dont l'assignation dépend directement du mode d'acquisition de sa nourriture et qui s'approchent des tâches socialement dévolues aux femmes. Le maintien de chiens plus ou moins errants offre la possibilité de prélever des animaux dans la meute pour les garder devant les maisons, autour des tentes et des champs et les atteler aux traîneaux, aux travois et aux toboggans. Les femmes se retrouvent alors en contact direct et constant avec des animaux et leurs exigences surprennent parfois par leur caractère contradictoire. Ainsi, l'animal qui repousse les hordes de phacochères s'introduisant dans les plantations saura avec son museau remettre doucement en place le nourrisson qui dort loin des regards de sa mère (Beng de Côte-d'Ivoire, Gottlieb 1986 : 481). Celui qui tient à distance les pumas sera

capable d'un coup de patte de chasser une mouche inopportune (Ona de Patagonie, Gusinde 1931 : 376). Le vagabond affamé qui se rue sur les selles humaines et dont il faut parfois se protéger avec un bâton, pourra d'un coup de langue délicat torcher le derrière d'un nouveau-né (Nyangatom, pasteurs dans la Basse vallée de l'Omo en Ethiopie, Tornay 1981 : 38). Le bagarreur agressif se laissera tripoter par l'enfant de la famille à laquelle il est attaché tout en demeurant une réelle menace pour celui des voisins. Au Tibet, chose surprenante, les mastiffs s'adoucissent au contact des femmes, adoucissement qui ne se limite pas qu'à celle qui les nourrit ou leur dispense quelques soins. Une amie ou une étrangère risque en effet moins de se faire mordre que n'importe quel homme (Ekvall 1963 : 172).

Il est impossible que la transition de la férocité à la douceur se fasse spontanément. On sait que la première est exacerbée par un régime draconien, par la taille des oreilles et par la rudesse des rapports avec les humains. Pour la seconde, on devine, plus qu'on ne les connaît, les techniques spécifiques qu'emploient les femmes pour apaiser momentanément les bêtes. Théoriquement, elles contrebalancent la dureté des traitements. S'il s'agit effectivement des mêmes bêtes, comment les amadouent-elles ? Suffit-il, par exemple, que pendant les nuits froides de Patagonie, les Indiennes se blotissent contre les molosses (Gusinde 1931 : 200) pour que ceux-ci comprennent que dans certaines circonstances le rapprochement n'est pas dangereux ? On voit donc que le dressage, le fait de maintenir à proximité ou à distance, en somme la gestion de la notion de territoire social et animal, pourraient bien incomber aux femmes.

Les femmes dressent les chiens à accomplir des tâches ponctuelles qui ne remplacent pas, mais facilitent leur propre travail. Les Indiennes d'Amérique du Nord attellent les chiens aux travois, véhicule de traînage des piquets de tente entre lesquels elles fixent des traverses pour y attacher une charge (Leroi-Gourhan 1971 [1943] : 139). La charge ne peut être trop importante, entre vingt-cinq à trente kilos. Et c'est pourquoi les Amérindiens possèdent des meutes qui groupent plusieurs centaines de bêtes dont « seules les femmes s'(en) occupent, et ce sont-elles — lorsqu'elles en ont le droit — qui prennent soin des chiots et de leur mère » (Poux 1945 : 150). Le fait que les femmes s'occupent de déplacer l'habitat et les objets domestiques avec l'aide des chiens et de veiller sur leurs portées, n'a rien de surprenant puisque ces tâches s'inscrivent dans les limites traditionnelles de la division sexuelle du travail. Toutefois, lorsque Poux précise qu'« elles en ont le droit », il pourrait bien vouloir dire qu'il s'agit d'un honneur plus que d'une habitude, et qu'il existerait un rapport de force dans la répartition des tâches selon les sexes. En effet, il serait faux de conclure purement et simplement à une relation mécanique de complémentarité entre travail domes-

tique et domestication animale. Lévi-Strauss (1971 [1956] : 19) a bien saisi cet enjeu et il propose de remplacer le concept de division sexuelle du travail par celui de prohibition des tâches : « quand il est constaté qu'un sexe doit accomplir certaines tâches, cela signifie aussi qu'elles sont interdites à l'autre ».

Chez les Hare (Alaska), les enfants font tous les mêmes corvées et partagent au fil des années des responsabilités semblables. Pourtant, l'égalité dans l'éducation n'existe plus dès cinq ans ; les garçons sont plus gâtés, reçoivent pendant plus longtemps davantage d'affection que les filles dont l'entrée dans la vie est souvent plus précoce (Savishinski 1974 : 175). A l'âge adulte, les femmes possèdent leurs propres équipages et matériels et entretiennent leur famille. Ce ne sont pas les tâches en tant que telles qui départagent les sexes mais le rayon d'action qui, dans le cas des femmes, se réduit aux environs immédiats des campements (Savishinski 1976 : 417-18). Filles et garçons ne partent pas égaux. La mortalité infantile touche moins les garçons qui sont mieux habillés, mieux nourris. Une certaine rudesse des attitudes pouvant aller de la négligence à l'infanticide sélectif des bébés filles, marque l'identité sexuelle. S'il est un élément à dégager de la comparaison des techniques éducatives et domesticatoires, c'est le soin particulier qui préside à la socialisation conjointe des enfants et des chiots à travers l'apprentissage des rôles selon le sexe et la sélection des mâles et des femelles. Il n'apparaît dès lors plus si fantaisiste de mettre en parallèle les méthodes éducatives des Hare avec la liquidation de la majorité des femelles de chaque nichée et de mesurer ces méthodes au contact physique qui disparaîtra à l'âge adulte, après avoir oscillé entre la gentillesse et la cruauté, dans une sorte de douche écossaise à laquelle sont soumis petits d'humains et de chiens. La liquidation des chiots à la naissance remplit davantage une fonction de régulation de la population canine plutôt qu'elle ne traduit une volonté de sélection, et le choix porté de préférence sur des victimes femelles confirme cette tendance. On reconnaît là un des fondements sur lequel reposent les processus domesticatoires, à savoir l'établissement d'une distance — proximité ou éloignement — avec les animaux suivant l'âge, le sexe, le statut et le rôle.

En ce qui concerne la mise à mort, tant le couteau sacrificateur que les produits tirés du sacrifice, les diverses parties du corps du chien restent entre des mains masculines. En règle générale, on ne tue ni ne mange son chien. On ne sacrifie jamais son compagnon mais un animal envers lequel on n'éprouve aucun sentiment. L'idée d'un éloignement affectif nécessaire à la mise à mort se confirme. Ainsi, chez les paysans vietnamiens, la victime par excellence est l'éboueur villageois dont chaque écart de conduite est sanctionné (Simoons 1961 : 100 ; Scott 1885 : 133 ; Gourou 1936 : 458-9).

Les hommes immolent pour eux, pour la collectivité donc aussi pour les femmes. Dans ce dernier cas, il se peut même que les maris attribuent au chien un rôle symbolique dans la fécondité des épouses. Ainsi, au Tchad, en pays Massa, une maladie pendant la grossesse, la souffrance ou la mort d'un nourrisson, sont ressenties par le mari comme l'expression de la vengeance d'un de ses chiens dont il aurait tué un petit. Il doit alors faire un sacrifice réparateur (Dumas-Champion 1981 : 185). Ici, les techniques domesticoires et la reproduction féminine ne seraient pas sans rapport. La plupart des sacrifices étant toutefois dédiés aux morts, on peut se demander si les femmes sont concernées dans une même mesure que les hommes, puisque certaines d'entre elles — les Bambara du Mali par exemple — ne manquent pas de prendre leurs précautions et élèvent des chiens exprès pour les faire tuer à leur enterrement (Henry 1910 : 245).

Les sources dévoilent un minimum d'informations sur les produits tirés du chien une fois tué. Cependant, il est possible de déduire de ces sources que, dans les sociétés qui exploitent les phanères, les femmes vraisemblablement tissent, cousent et assemblent pour la collectivité et pour elles-mêmes les seuls objets usuels — couvertures, habits, etc. Dès que le marché s'élargit et diffuse les matières premières — laine, peaux, graisse, etc. —, et les objets qu'elles ont confectionnés, les femmes disparaissent de la sphère économique.

La consommation de viande n'est jamais banale. C'est un acte, d'autant plus symbolique que d'autres n'y ont pas droit, qui renforce les rituels initiatiques et le sentiment d'appartenance de groupe et de sexe. En aucune manière les femmes Tallensi du Ghana (Fortes & Fortes 1936 : 272) ne cuisineront ni ne mangeront des poules et des chiens, ces derniers étant fort appréciés des hommes, lors de la fête du Nouvel An. Des cas équivalents d'exclusion se présentent chez les Apayao (Philippines) où les hommes mangent du chien occasionnellement, mais les femmes jamais (Vanoverbergh 1936-38 : 206). C'est une éviction de taille quand on sait que pour les Apayao comme pour les Bontoc Igorot (Philippines), les occasions s'appellent mariages et funérailles (*ibid.* ; Jenks 1905 : 111). Si la pression des missionnaires a été suffisante pour faire déplacer les marchés de viande de chiens à la périphérie des villes, elle n'a jamais réussi à les faire disparaître (Armstrong 1928 : 19). Les femmes Kabyles subissaient en permanence un interdit qui n'était que provisoire pour des garçons et des adolescents autorisés à manger du chien au moment de leur initiation (Verdier 1981 : 164-5).

Y a-t-il une domestication féminine ?

En résumé, on constate que, dans le cas des porcs autant que dans celui des chiens, les femmes sont non seulement actives, mais aussi, malgré les apparences, responsables de l'élevage et que cette responsabilité inclut les trois champs d'action domesticatoire : alimentation, protection et reproduction. Pourtant, il paraît plus juste de parler d'une part féminine de la domestication plutôt que d'une domestication féminine proprement dite, et on va voir pourquoi.

A plusieurs reprises, on a vérifié que le contrôle de la reproduction échappait aux femmes, les hommes liquidant les chiots à la naissance, castrant mâles et femelles, et échangeant les mâles reproducteurs. Mais on a également remarqué une intervention des femmes dès qu'il s'agissait de surveiller les chaleurs des truies et des chiennes, la mise bas et les nichées. Et l'on pourrait étendre ce constat à la protection et au contrôle des déplacements, car ce sont peut-être les hommes qui construisent les maisons, les stalles, les niches et les barrières, qui punissent et taillent les oreilles et la queue, mais ce sont toujours les femmes qui laissent les animaux entrer et sortir, s'éloigner et se rapprocher des habitations, des tentes, des champs. Elles les rappellent pour manger et pour dormir, les portent et les transportent, les attachent au bord des champs, près des enfants, les punissent et les tapent, etc. L'alimentation, enfin, apparaît entièrement aux mains des femmes.

A l'échelon des usages, une coupure se manifeste à deux niveaux : 1) dans l'utilisation de l'animal vivant, 2) à la mise à mort de l'animal.

Lorsque l'animal vivant remplit un rôle polyvalent, il complète les tâches socialement dévolues aux femmes, les accompagne et les aide dans leur travail. Mort, son corps et ses produits transitent au contraire par des mains masculines. Un seuil semble exister dans le processus de production que les femmes ne franchissent pas : celui qui sépare l'économie domestique de l'extérieur, c'est-à-dire l'échange élargi ; celui qui sépare la polyvalence de la spécialisation, à partir duquel, le travail se parcellise, les outils utilisés se spécialisent et les tâches se masculinisent. Ce seuil pourrait bien se situer à la mise à mort de l'animal qui s'accompagne d'usages collectifs. Ceux-ci peuvent prendre la forme de fêtes sacrificielles dont le déroulement dévoile une symbolique sociale reliée à la division sexuelle des tâches. Cependant, la réalité oblige à constater que les femmes n'ont pas plus peur de la mort que du sang ou de la viande. Rien ne prouve que les seuils entre animal vivant et animal mort, entre animal polyvalent et animal spécialisé et enfin

le clivage entre interventions féminines et interventions masculines dans l'élevage ne se confondent.

D'une façon générale, les instruments de la domestication sont rares et, quand il y en a, ils sont simples et polyfonctionnels (Digard 1988 ; Digard 1990), c'est-à-dire qu'ils servent également à d'autres usages. Dans quelle catégorie d'inventaire placer un bâton utilisé à la fois pour éloigner les chiens et guider le troupeau (Digard 1980) ? Une casserole destinée à cuire aussi bien la nourriture des humains que celle des bêtes ? Digard (1990 : 90) explique la rareté et la polyfonctionnalité des outils par le caractère exceptionnel de l'objet de la domestication, l'animal, être animé dont il faut connaître l'anatomie, la physiologie et les comportements, et qui demande donc des connaissances préalables pour pouvoir ensuite être mieux exploitées. Les femmes s'activent auprès des animaux surtout quand les techniques s'apparentent à celles de l'éducation des enfants. Le point commun entre domestication et éducation tient aux faits que l'essentiel du travail est accompli par des êtres humains sur des êtres vivants et que le sous-équipement de la domestication se reflète dans celui du travail des femmes en général. On sait, grâce au travail de Tabet (1979) portant sur la division sexuelle des tâches, que l'équipement des femmes est rudimentaire et que leur travail se limite souvent à l'utilisation de leur propre corps, de leurs mains nues ou d'instruments de production élémentaire. Il se trouve que les activités interdites aux femmes le sont en fonction du degré de technicité des outils et que les techniques spécifiquement féminines et domesticatoires se recourent. L'allaitement au sein d'animaux par les femmes pourrait, en effet, bien être considéré comme une technique domesticatoire qui ne requiert l'usage d'aucun instrument (Milliet 1987 ; Milliet 1993).

Par ailleurs, l'action des femmes apparaît plus persuasive que répressive. C'est même là une des particularités fondamentales de leur place dans la domestication. De toute évidence, allaiter, prémastiquer, donner à manger, entretenir un contact corporel et rappeler des animaux sont des techniques domesticatoires qui soumettent les gorets et les chiots à des stimulations autres que celles de leur mère génitrice. L'attachement ne passe pas seulement par la récompense alimentaire, mais bien aussi par le contact corporel qui garantit, sinon une fidélité absolue, du moins une adaptation des animaux au monde des humains (Lorenz 1935 [1970] ; Montagner 1988). Tout tient dans le dosage efficace entre apprivoisement (le domptage des aspects agressifs et vagabonds) et ensauvagement (l'encouragement des aptitudes batailleuses et indépendantes), deux pôles opposés mais centrés sur l'espace résidentiel et sur la sphère du travail et gérés par les femmes qui intègrent connaissances ethologiques et savoir-faire quotidiens.

BIBLIOGRAPHIE

Armstrong W.E.

1928 *Rossel Island*, Cambridge, Cambridge University Press.

Barrau J.

1978 Domesticamento, in *Enciclopedia Einaudi*, Turin, Einaudi, t. V. : 49-71 [la pagination des citations se réfère à une traduction française qui a été diffusée sous forme ronéotypée].

Bonvini E.

1985 Un exemple de communication linguistique orale : les noms de chiens chez les Kasina de Haute Volta, in Jacqueline M.C. Thomas (éd.), *Linguistique, ethnologie, ethnolinguistique*, Paris, Sela : 113-26.

Boyd D. J.

1984 The production and management of pigs : husbandry option and demographic patterns in an eastern highlands herd, *Oceania* 55 (1) : 27-49.

Campiotti A.

1987 Haïti : la Suisse entre deux cochons, *L'Hebdo*, 12 novembre : 24-33.

Cooper A.

1975 Ethnologie du porc en Mélanésie. Pratiques d'élevage et consommation, *Ethnozootechnie* 16 : 156-67.

1976 L'ethnologie du porc en Mélanésie : pratiques d'élevage et consommation, *Premier colloque d'ethnoscience* : 80, Paris, 23-26 novembre 1976, Muséum d'histoire naturelle.

Covarrubias M.

1938 *Island of Bali*, photographies de Rose Covarrubias, New York, Knopf.

Digard J.-P.

1980 Chiens de campement et chiens de troupeau chez les nomades baxtyâri d'Iran, *Studia Iranica* 9 (1) : 131-9.

1988 Jalons pour une anthropologie de la domestication animale, *L'Homme* 28 (108) : 27-58.

1990 *L'homme et les animaux domestiques. Anthropologie d'une passion*, Paris, Fayard ("Le temps des sciences").

Dumas-Champion F.

1981 Sacrifice et homicide en pays massa (Tchad), *Systèmes de pensée en Afrique noire, le sacrifice* IV, cahier 5 : 175-93.

Ekvall R.B.

1963 Role of the dog in Tibetan nomadic society, *Central Asiatic Journal* VIII : 163-73.

Fortes M. et S. L. Fortes

1936 Food in the domestic economy of the Tallensi, *Africa* 9 : 237-76.

Gottlieb A.

1986 Dog : ally or traitor ? Mythology, cosmology, and society among the Beng of Ivory Coast, *American ethnologist* 13 (3) : 477-88.

Gourou P.

1936 *Les paysans du Delta Tonkinois. Etude de géographie humaine*, Paris, publications de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, volume 27, Editions d'Art et d'Histoire.

Gusinde M.

1931 *Die Feuerland Indianer. Band I. Die Selk'nam : vom Leben und Denken eines Jägervolkes auf der grossen Feuerlandinsel*, Mödling bei Wien, Verlag der Internationalen Zeitschrift "Anthropos".

Hamilton A.

1972 Aboriginal man's best friend ? , *Mankind* 8 (4) : 287-95.

Haudricourt A.-G.

1986 Notes sur le statut familial des animaux, *L'Homme* 99 : 119-20.

Henriksen G.

1973 *Hunters in the barrens : the Nakaspi on the edge of the White Man's world*, Saint John's, New foundland, Memorial University of Newfoundland.

Henry J.

1910 *L'âme du peuple africain. Les Bambara, leur vie psychique, éthique, sociale, religieuse*, Münster i.w., Aschendorff.

Jenks A. E.

1905 *The Bontoc Igorot*, Manille, Bureau of Public Printing.

Lebeuf J.-P.

1961 *L'habitation des Fali, montagnards du Cameroun septentrional. Technologie, sociologie, mythologie, symbolisme*, Paris, Hachette ("Bibliothèque des Guides Bleus").

Leroi-Gourhan A.

1971 *Evolution et techniques : I. L'homme et la matière*, Paris, Albin Michel [éd. originale, 1943].

Lévi-Strauss C.

1971 La famille, *Annales de l'Université d'Abidjan*, série F-3, fascicule 3 : 5-29 [éd. originale in *Man, culture and society*, Shapiro, Harry L., éd., New York, Oxford University Press, 1956, chapitre 12 : 261-185.].

Lorenz K.

1935 Der Kumpan in der Umwelt des Vogels. Der Artgenosse als auslösendes Moment sozialer Verhaltensweisen, *Journal für Ornithologie* 83 : 137-213, 289-413 [éd. fr., 1970.].

Milliet J.

1987 Un allaitement insolite, in J. Hainard et R. Kaehr, éd., *Des animaux et des hommes*, Neuchâtel, Musée d'ethnographie : 87-118.

1993 *Nature et enjeu du rôle des femmes dans la domestication des animaux : l'exemple du porc et du chien*, thèse de doctorat, sous la direction de Jean-Pierre Digard, Paris, Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales (EHESS), 2 vols.

Montagner H.

1988 *L'attachement, les débuts de la tendresse*, Paris, Editions Odile Jacot.

Odaka K.

1950 *Economic organization of the Li tribes of Hainan Island*, Yale University, Southeast Asia Studies, Translation Series, New Haven, Yale University.

Peeters A.

1980 Tuer le cochon à Brantes, *Ethnologie française* 10 (3) : 247-56.

Poux J.

1945 *La traction canine*, Paris, Imprimerie R. Foulon.

Reed E.

1975 *Woman's evolution*, New York, Toronto, Pathfinder Press [trad.fr. 1979, *Féminisme et anthropologie*, Paris, Denoël/Gonthier ("collection Femme").].

Reichel-Dolmatoff G.

1949-50 Los Kogi : una tribu de la Sierra Nevada de Santa Marta, Colombia, Tomo I, *Revista del Instituto Etnológico Nacional* 4 : 1-319.

Richards C. J.

- 1945 *The Burman : an appreciation*, Londres & Calcutta, publié pour the Burma Research Society par Longmans, Green.

Savishinski J. S.

- 1974 *The trail of the Hare : life and stress in an Arctic community*, New York, Gordon and Breach.
- 1976 *Stress and mobility in an arctic community : the Hare Indians of Colville Lake, northwest territories*, Ann Arbor, University Microfilms (University Microfilms Publications, no. 70-12,648), Dissertation (Anthropology), Ithaca, Cornell University.

Scott J. G.

- 1885 *France and Tong-King : a narrative of the campaign of 1884 and the occupation of Further India*, Londres, T. Fisher Unwin.
- 1910 *The Burman, his life and notions*, Londres, Macmillan, 3e éd. par Shway Yoe.

Simoons F. J.

- 1961 *Eat not this flesh : food avoidances in the old world*, Westport, Connecticut, Greenwood Press, Publishers.

Steward J. H.

- 1956 *The people of Puerto Rico : a study in social anthropology*, Urbana, University of Illinois Press.

Tabet P.

- 1979 Les mains, les outils, les armes, *L'Homme* 19 (3-4) : 5-61.

Tornay S.

- 1981 Vies de chiens ou des excréments comme bouillon de culture, *Production pastorale et société* 8 : 35-42.

Vanoverbergh M.

- 1936-38 The Isneg life cycle, *Publications of the Catholic Anthropological Conference* 3 (2) : 81-186 ; 3 (3) : 187-280.

Verdier R.

- 1981 Malheurs de l'homme et mise à mort rituelle de l'animal domestique dans la société Kabyle, *Systèmes de pensée en Afrique noire, le Sacrifice* IV (cahier 5) : 155-73.

Verdier Y.

- 1976 Un temps de cochon..., *Ethnozootecnie* 16 : 130-9.
- 1977 Le langage du cochon, *Ethnologie française* 7 (2) : 143-54.

Villa Rojas A.

1969 *The Tzeltal*, in Robert Wanchope (éd.), *Handbook of Middle American Indians* 7, Austin, University of Texas Press : 195-225.

Viski Karoly

1932 *Hungarian peasant customs*, Budapest, Dr. George Vajna.

Williams F. E.

1930 *Orokaiva society*, avec une introduction de Sir Hubert Murray, Londres, Oxford University Press.

Young J. E. de

1955 *Village life in modern Thailand*, Berkeley, Los Angeles, University of California Press.

SUMMARY

Obviously women are responsible for the husbandry of pigs and dogs, but their activities differ from that of men in two domains : while animals are living and during slaughtering. These contrasts are related to both techniques of domestication and the kind of work women usually accomplish. Effectively, techniques of domestication require few tools or other material ; when tools are needed, these tend to be simple and multifunctional. It is noteworthy that the instruments used by women in the traditional prohibition/division of labour have this same rudimentary quality. Women are underequipped and may have to use their bodies as a domestication instrument. On the other hand, women's activities in domestication appear more persuasive than repressive, more polyvalent than specialized, which is precisely one of the characteristics of the role and social dimension women play in animal domestication. This is why it seems more correct to refer to the female sector in domestication than to domestication by women.

RESUMEN

En la cría de cerdos y de perros, las mujeres se muestran activas y responsables en los tres campos siguientes : alimentación, protección y control de los desplazamientos y, por fin, reproducción. Sin embargo, en el ámbito de la utilización, se observa un corte mujeres-hombres en dos puntos: 1) en la explotación del animal vivo, 2) en la matanza del animal. Este corte está en relación con el sub-equipamiento propio a la domesticación — en la que los instrumentos son raros, simples y polifuncionales — que refleja el sub-equipamiento del trabajo femenino en general. Si se comprende bien lo que implica el concepto de división sexual del trabajo y si, siguiendo a Lévi-

Strauss, se le da el nombre de prohibición de tareas, se descubre que las actividades prohibidas a las mujeres lo son en función del grado de tecnicidad de los instrumentos y que las técnicas específicamente femeninas y de domesticación se recubren. Por otra parte, las acciones de las mujeres parecen más persuasivas que represivas. Es ésta una de las características de su lugar en la domesticación. Por ello parece más justo hablar de una parte femenina en la domesticación que de una domesticación femenina propiamente dicha.